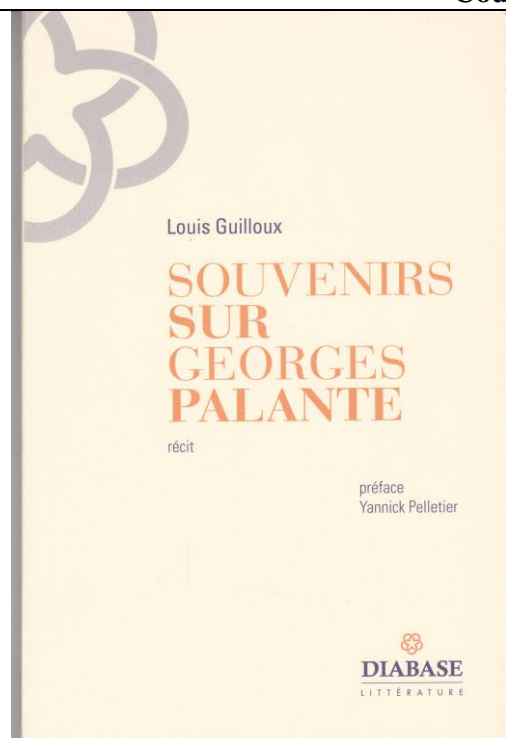


# SOUVENIRS SUR GEORGES PALANTE

|           |    |                |    |        |    |
|-----------|----|----------------|----|--------|----|
| Catégorie | 21 | Sous-catégorie | 01 | Numéro | 53 |
|-----------|----|----------------|----|--------|----|

## Couverture et descriptif



Préface de Yannick Pelletier

Livre de souvenirs des rencontres de Louis Guilloux avec Georges Palante

|                       |                  |
|-----------------------|------------------|
| <b>Auteur</b>         | Louis Guilloux   |
| <b>Editeur</b>        | Editions Diabase |
| <b>Date d'édition</b> | 2014             |

## Commentaire

Chapitre 6 et 7 - Ses visites à Hillion , à la Granville , chez G.Palante

## Extrait

Chapitre 6

A une douzaine de kilomètres de Saint-Brieuc, au delà du bourg d'Hillion, près de la mer, il possédait une petite villa où il passait la plus grande partie de ses vacances. Il l'avait fait bâtir, il y a quinze ou vingt ans, au bord d'un chemin creux que les paysans de l'endroit appellent la vallée de Josaphat et qui descend jusqu'à la grève. C'était une petite maison à deux étages, construite en pierres du pays et couverte de tuiles rouges. Elle était en partie enfoncée dans la colline de Creh'Mu d'où l'on dominait l'admirable vallée du Gouessant et la mer.

Un départ pour la Grandville ne pouvait pas s'improviser. Il fallait y penser une ou deux semaines à l'avance, faire les paquets, ne rien oublier des choses indispensables dans cette solitude et qu'on ne pourrait sûrement pas trouver au bourg d'Hillion. Enfin, il fallait écrire à Hardouin qui venait avec sa carriole à âne. Il y entassait les paquets, les petites bêtes, l'encombrant appareil à douches. Palante et sa femme s'installaient de leur mieux, et en route ! Il y en avait pour trois ou quatre heures de voyage à travers le plus beau pays du monde, et pour trois mois de promenades sur la grève, de chasse, de lectures, de travail et de farniente.

Cela valait bien la peine d'avoir assisté la veille à la distribution "solennelle" des prix, d'avoir revêtu la robe et le bonnet, et prononcé un discours officiel ! " D'ailleurs me disait-il, "cette robe, j'en ferai un épouvantail. Vous verrez cela, sur la côte, derrière la maison".

Si je ne les avais pas accompagnés dans la carriole d'Hardouin, Palante ne tardait pas à m'écrire pour me prier de le rejoindre. En même temps, il me chargeait de quelques

commissions : soit de lui apporter un livre (1) dont il avait le plus grand besoin, et que je trouverais à la bibliothèque municipale, soit d'acheter pour lui un médicament à la Pharmacie de l'Etoile ou de prendre, en passant au bourg d'Hillion., un pain frais de six livres « à la boulangerie que vous connaissez bien »

Souvent je partais à bicyclette dès le matin, à une heure où il y avait peu de monde dans les rues et où la route était toute humide, comme le ciel, de la pluie tombée dans la nuit. A la sortie de la ville, je me laissais porter avec bonheur jusqu'en bas de la côte de Gouédic, bonheur qui me faisait désirer encore plus vivement celui que j'aurais, plus tard, à me laisser porter de la même manière jusqu'en bas de la côte d'Yffiniac, bien plus longue et bien plus belle.

La petite côte de Monte-à-Regret une fois gravie, dès que j'avais atteint les hauteurs de Langueux, j'apercevais la mer, sur ma gauche. Je descendais de machine, et je restais là un moment, baigne de fraîcheur, assis sur un talus, cherchant à me reconnaître à travers cet infini silencieux où un vent doux poussait des masses grises que la lumière traversait peu à peu. Mais le plus souvent, ce spectacle m'exaltait à ce point qu'au bout de quelques minutes d'immobilité, je sautais brusquement sur ma machine et j'appuyais de toutes mes forces sur les pédales, allant aussi vite que je pouvais, comme si j'avais voulu me joindre au paysage et l'embrasser autrement qu'avec les yeux. La côte d'Yffiniac descendue d'une traite, descente dont toute la joie venait de me sentir immobile et en mouvement, je prenais un petit sentier pierreux où il était impossible de rouler. Ce sentier aboutissait à la route d'Hillion, un peu avant le château des Aubiers, à deux ou trois kilomètres du bourg, une route franche, plantée de beaux chênes.

Quand j'étais venu par le "petit train" et que j'étais descendu à Yffiniac, je la parcourais à pied d'un bout à l'autre. C'était un grand plaisir, différent de celui que j'avais eu à regarder la mer de la plate-forme du wagon, mais aussi vif.

Tous ces plaisirs, je ne les aurais pas goûtés aussi franchement s'ils n'avaient été l'annonce du plaisir bien plus grand que je devais avoir à me trouver à la Grandville avec mon ami. Je le rencontrais parfois en route. Il venait à Hillion porter des lettres ou faire une emplette urgente : une livre de sel, par exemple ou quelques "petites bardes de lard, pour perdreaux".

Il me donnait des nouvelles de son séjour, de la chasse, de sa santé "particulièrement améliorée depuis qu'il était au bord de la mer". Et enfin "pendant trois mois, il ne verrait pas les Briochins", à moins d'imprévu, d'une affaire qui l'appellerait en ville. En attendant, il était tranquille. "Enfin je me repose, et... vous n'allez pas me croire : je travaille un peu".

Il arrivait toujours en effet à la Grandville avec de grands projets de travail. Mais la chasse l'en détournait. C'était entre nous un sujet de plaisanterie. "Et vos projets ?" - "Mais mon cher...". Naturellement, il y avait pensé. Il avait même commencé de travailler. Enfin il ne les perdait pas de vue. Mais il finissait par me dire, en riant de bon cœur : "Ici, on ne peut pas travailler...Je suis fichu par la chasse. Mais qu'est ce que ça peut faire ?".

Nous entrions à l'auberge, comme à Saint-Brieuc, quand nous allions à la Croix-Perron. "Tout de même, me disait-il, comme je suis heureux de vous voir!".

A l'auberge, il trouvait toujours des personnes de connaissance. Palante était très aimé dans Hillion et dans la Grandville. Il rendait beaucoup de services. Les paysans disaient : M.Palante est un homme bien bon.

Quand nous avons fait des emplettes et que nous nous apprêtions à retourner à la Grandville, il se souvenait brusquement qu'il devait se faire raser. Nous entrions chez le barbier, un jeune homme de 16 ou 17 ans, un barbier de village qui rasait chez lui pour six sous...

La corvée finie, nous nous mettions en route.

Ces matinées étaient belles. Nous pensions l'un et l'autre que le soleil ne convient pas à la Bretagne, qu'il lui donne un air endimanché qui est faux, et que son vrai visage n'apparaît qu'à travers les brumes ou sous la pluie : mais nous jouissions du soleil, nous le trouvions beau sur la route et dans le feuillage des chênes. Nous mettions même une pointe de malice à le trouver beau, puisque cela contredisait notre amour des grisailles et qu'un de nos plus grands plaisirs était de nous moquer de nous-mêmes, de nos préférences et de nos affirmations. Avant d'arriver à la Grandville, la route, qui était restée droite et enfouie sous le feuillage, s'élargissait en s'élevant un peu. En même temps les arbres devenaient plus rares et l'on aurait dit que cette montée et ce dépouillement n'étaient fait que pour mieux permettre à la mer, que l'on découvrait de ce point dans son admirable étendue de nous surprendre. "Est-ce beau ! Est-ce beau ! disait-il. Hâtons-nous. Nous aurons peut-être le temps d'aller faire un tour avant de déjeuner..."

Nous nous hâtons. Nous n'allions même pas dire le bonjour à la tenancière de l'auberge des Quatre Routes, et nous surprénions Madame Palante à sa cuisine, en train de surveiller la cuisson d'une perdrix ou d'un lapin que Palante avait tué le matin même. "Si vous avez le temps d'aller faire un tour sur la grève ? Bien sûr, nous disait-elle. Mais avant il faut que Louis aille me quérir un seau d'eau à la fontaine." Et pendant que je m'en allais à la fontaine, qui, en réalité était un puits, à une cinquantaine de mètres de la maison, Palante vérifiait son fusil et ses jumelles, sur la pas de sa porte.

Comme nous devions le lendemain matin, de bonne heure, monter sur la lande de Creh'Mu pour tacher de tuer un lapin ou deux, nous choissions d'aller avant midi sur la grève tirer le courlis ou l'hirondelle de mer, dont nous voyions passer des bandes bien haut au-dessus de nos têtes. "C'est qu'elles voient le fusil, les pauvres petites bêtes" me disait-il.

Il se livrait à la chasse avec assez de bonheur et s'il ne tirait pas vanité de ses succès, il eut été, en revanche, fâché de passer pour un mauvais fusil. Mais souvent, il oubliait son fusil et il s'allongeait sur le sable pour rêver ou pour dormir. "C'est là que je passe mes meilleurs heures, devant la mer. Cela réconcilie avec bien des choses. Que valent nos agitations auprès d'une pareille beauté ? Il ya des moments où je me sens emporté dans cet infini. Je viens quelquefois au petit jour pour me cacher dans les rochers, à l'embouchure du Gouessant. Je suis là, à l'affut, mais j'oublie mon fusil à regarder le soleil se lever. Il y a un tel silence..."